



Lectures - Stories of Peoplehood. The Politics and Morals of Political Membership

Christophe Jaffrelot

► **To cite this version:**

Christophe Jaffrelot. Lectures - Stories of Peoplehood. The Politics and Morals of Political Membership. Critique Internationale, Presses de sciences po, 2005, pp.207-209. hal-01044941

HAL Id: hal-01044941

<https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-01044941>

Submitted on 24 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



ROGERS M. SMITH

Stories of Peoplehood.

The Politics and Morals of Political Membership

Cambridge, Cambridge University Press, 2003,

236 pages.

par Christophe Jaffrelot

dès l'introduction de son ouvrage, Rogers Smith explique que les peuples acquièrent leur identité politique à travers des récits collectifs qui, s'ils reposent sur un fond de vérité, n'en sont pas moins des constructions s'inscrivant parfois dans un temps très long. Il se propose de faire la théorie de ce phénomène tout en regrettant que les politologues lui aient accordé jusqu'à alors si peu d'attention. Le projet en lui-même présage d'emblée une lecture excitante. Malheureusement, la suite de l'ouvrage ne correspond que de manière imparfaite au programme annoncé.

Tout d'abord, la nature de ces *stories of peoplehood* est des plus confuses. L'auteur soutient qu'il ne s'agit pas de récits nationalistes classiques car il entend s'intéresser au processus de *people-making* et non à ceux de *nation-building*, mais les principaux exemples qu'il donne - comme le « grand récit » kirghize et la légende du roi de Judée- sont au cœur de deux idéologies nationalistes. Par ailleurs, parmi les groupes porteurs de *stories of peoplehood*, il cite les Québécois, les Témoins de Jéhovah, l'AFL-CIO et Greenpeace, sans révéler les grands récits autour desquels s'articulent les identités politiques de ces groupes.

Enfin la construction du *sense of peoplehood* est présentée de façon réductionniste. Pour Rogers Smith, elle procède au premier chef de l'instrumentalisation de symboles d'identité par une strate dirigeante passée maître dans l'art de « construire le peuple » – afin de se doter d'une base sociale – et qui, en parallèle, n'hésite pas à recourir à son pouvoir de contrainte. L'auteur fait ici l'impasse sur l'un des ressorts fondamentaux de la construction des identités politiques : le rapport à l'Autre, l'étranger, le barbare, qui structure, voire surdétermine, l'identité de tant de groupes ethniques, de nations et même de mouvements sociaux.

Si Rogers Smith sous-estime cet aspect majeur du sujet qu'il s'est donné, c'est parce qu'il se concentre sur les facteurs endogènes aux sociétés porteuses de ces récits. Il insiste sur la vocation de ces derniers à susciter dans les masses

l'allégeance envers des élites dirigeantes expertes en manipulation de symboles – une manipulation telle que ces masses finissent par être convaincues que leur prospérité et leur valorisation symbolique passent par l'institutionnalisation de ces récits.

Smith est pourtant bien obligé de revenir à la question du rapport à l'Autre, mais il le fait à son corps défendant et donc sur le mode de l'allusion. Il admet ainsi que les récits collectifs donnent la pleine mesure de leur pouvoir de légitimation identitaire lorsqu'un peuple se trouve dans une situation de vulnérabilité, notamment sous la pression d'une menace extérieure. Le premier exemple qu'il invoque à l'appui de sa démonstration est la pittoresque *History of the Kings of Britain* de Goeffrey de Monmouth, qui présente les Britanniques comme les descendants de Brutus, un fils d'Enée, le prince troyen fondateur de Rome. Ce récit serait né du sentiment d'infériorité de la Couronne britannique et de ses sujets vis-à-vis des héritiers de Charlemagne et aurait eu pour but de couper l'herbe sous le pied des Français qui, eux, prétendaient descendre des survivants de la Troie antique. N'est-ce pas dans ce genre de rivalités protonationalistes que s'enracinent de nombreuses *stories of peoplehood*? Rogers Smith en convient, tardivement et de manière indirecte, sans remettre en cause l'hypothèse centrale de la première partie de l'ouvrage entièrement consacrée à ces récits.

La seconde partie, quant à elle, est explicitement normative. Elle consiste à relever les différents moyens de désamorcer les antagonismes entre groupes (voire entre civilisations) dont participent les « *stories of peoplehood* » (preuve, si besoin en était, que le rapport à l'Autre joue un rôle clé dans l'élaboration de ces récits). Rogers Smith présente longuement ses points d'accord avec David Held, Will Kymlicka, John Rawls et Jürgen Habermas – non sans des digressions assumées (une section s'intitule d'ailleurs « Six Elaborations and Some Digressions ») – avant de conclure à la nature profondément irréaliste de la posture universaliste, car celle-ci ne saurait selon lui dissoudre le pouvoir d'attraction des identités politiques qui s'enracinent dans les fameuses *stories of peoplehood*. Il propose donc une autre solution : qu'on laisse s'exprimer les particularismes – des plus modérés aux plus extrémistes (néonazis compris) – et que les citoyens jugent sur pièces en exerçant leur libre arbitre. Et de conclure : « En fait, je suis suffisamment adepte d'un rationalisme optimiste hérité des Lumières pour penser, comme je l'ai déjà suggéré, que les récits éthiquement fondateurs qui l'emporteront dans la durée sont d'ordre historique et séculier » (p. 160) par opposition aux récits mythiques – et mystificateurs – et d'inspiration religieuse.

Rogers Smith se propose d'explorer cette voie aux États-Unis, pays auquel il consacre son dernier chapitre. Il écarte l'hypothèse d'une prise de pouvoir

durable par les fondamentalistes chrétiens au motif que, dans un tel cas de figure, la meilleure parade « serait de se débarrasser de cette racaille bigote [*pious rascals*] dès les élections suivantes. Et si cela échouait, à cause, par exemple, de leur remise en cause du suffrage universel, nous pourrions recourir à des formes de désobéissance pacifique » (p. 184). Ce danger écarté, le projet politique qu'il met en avant combine une décentralisation du pouvoir jusqu'à l'échelon local, l'essor de mouvements sociaux au rayonnement transnational et la promotion du droit international. En somme, un dispositif propre à établir « un monde au peuple politique modéré ».

Les États-Unis ont naturellement vocation à jouer un rôle décisif dans cette réforme globale. À ce propos, Smith dégage quelques pistes sans éviter, hélas, l'essayisme bavard et l'angélisme. Alors qu'on aimerait connaître la *story of peoplehood* qui permettra aux États-Unis d'être à la hauteur de leur destin de pionnier dans un monde en pleine confusion – pour reprendre les termes de Rogers Smith –, celui-ci se contente de prescriptions certes louables mais vagues et normatives. Au lieu d'engendrer une société « postethnique » comme le recommande Hollinger qu'il discute longuement, le pays devrait permettre à toutes les communautés d'avoir droit de cité et de fonctionner telles des associations : « Si certaines personnes décidaient de promouvoir une conception raciale de leur identité et de leur communauté, j'ai bon espoir qu'elles fassent reposer ces constructions sur une base purement culturelle et volontaire de manière à n'engendrer qu'une forme modérée de politisation des peuples » (p. 202). S'agissant de la régulation du monde, Smith propose que les États-Unis soutiennent la participation accrue des ONG et autres « syndicats transnationaux » aux organisations multilatérales comme l'OMC. Enfin, fervent partisan de la société civile internationale, il défend l'idée d'une citoyenneté à géométrie variable où pourraient se superposer différentes formes de *political peoplehood*. Ce programme, qui se veut une solution alternative à la politique de George W. Bush, reflète davantage l'engagement personnel de Smith que l'approche du *social scientist* suivie dans la première moitié du livre. Privé de la moindre conclusion – où l'auteur aurait pu synthétiser son argumentation pour la rendre cohérente –, l'ouvrage manque d'unité. Mais, comme il l'écrit lui-même, « un livre court ne peut pas tout dire » (p. 93). ■

Christophe Jaffrelot est directeur de recherches au CNRS et directeur du CERI. Il travaille actuellement sur les questions du nationalisme et de la démocratie en Asie du Sud. Il a récemment codirigé, avec Alain Dieckhoff, *Revisiting Nationalism. Theories and Processes* (Londres, Hurst, 2005). E-mail : jaffrelot@ceri-sciences-po.org